

IMPRESSIONS FLORENTINES

D'UN PAYSAN PICARD AU XVIII^e SIÈCLE

PAR

Le Baron de BONNAULT

MEMBRE TITULAIRE

Il n'est guère de touriste qui se mette en route sans avoir en main un guide Murray, Joanne ou Baedeker, suivant qu'il est anglais, français ou allemand. Ce livre à couverture verte, bleue ou rouge, est un indice de nationalité qui trompe rarement et cette statistique est loin de nous donner la plus modeste des revanches. Je ne pouvais, en allant à Florence, manquer à la règle commune, mais il m'a semblé intéressant d'y joindre le journal écrit il y a deux siècles par un paysan de nos environs. N'était-il pas piquant de suivre un tel guide dans la ville la plus artistique du monde? N'y aurait-il pas plaisir à contrôler ses impressions, et vous-mêmes, après y avoir pris quelque intérêt, ne me sauriez-vous pas gré de garder ainsi, loin de vous, ce souci des choses locales qui est le trait caractéristique et la raison d'être des Sociétés comme la nôtre.

Mon guide n'était pas pour moi un inconnu, et quelques-uns d'entre vous se souviennent peut-être d'avoir fait avec lui le voyage de Carlepont à Saint-Jacques de Compostelle¹, pèlerinage plus méritoire que pieux, car ce garçon

1. Voir notre *Pèlerinage d'un paysan picard à S. Jacques de Compostelle, au commencement du XVIII^e siècle*, in-8°, Montdidier, 1890.

tailleur, âgé de 22 ans, Guillaume Manier, allait à pied, mais était entraîné par le désir, presque le besoin, de quitter le pays. L'amour des voyages lui vint, comme l'appétit en mangeant, et rentré en France, après une absence de quatre mois, sans revenir au village natal, il partit de Saintes pour l'Italie le 25 janvier 1727, avec un seul compagnon originaire également de Carlepont. Deux mois après, ayant traversé, toujours à pied, le midi de la France et le nord de l'Italie, ils arrivaient à Florence le 29 mars.

La description de cette ville commence par un détail assez vulgaire, qui me semble digne d'inspirer toute confiance en la sincérité du narrateur. Le premier souci de tout voyageur qui débarque dans une ville, n'est-il pas de se procurer un gîte et ce choix plus ou moins heureux n'exerce-t-il pas toujours une grande influence sur son humeur et sur ses impressions, même les plus artistiques? Mais qu'il s'avise plus tard de prendre le public pour confident, jamais il n'aura la bonhomie d'en convenir et la franchise de commencer sa description par celle de son hôtel. Notre paysan n'a pas de ces pruderies littéraires et débute bravement par nous indiquer les ressources que Florence offrait alors aux pèlerins étrangers :

« Il y a pour eux trois hôpitaux, celui de Milan¹ et celui S. Thomas d'Aquin² dotés et servis par les chevaliers de Malte, plus un troisième fondé par un grand seigneur du pays, spécialement réservé aux voyageurs atteints de la fièvre ou feignant de l'avoir, pourvu que ce soit pendant le mois de mars. Ils y sont bien logés, bien nourris, pendant quinze jours et plus, et reçoivent encore à leur sortie un secours de 10 livres ».

Nos compatriotes se rendent d'abord à l'hôpital de Milan et présentent leurs patentes, « parce qu'on n'y reçoit que les étrangers d'au delà des montagnes du Piémont, comme les Français ». Vérification faite, ils sont admis dans le cloître, sur l'ordre du prieur. A l'heure du souper, ils trouvent, « pour les servir, plus de quinze chevaliers de Malte qui se

1. Via S. Gallo.

2. Via della Pergola.

tiennent tant au dedans qu'au dehors de la salle, tête nue, l'épée au côté et le tablier par devant. A l'entrée, un de ces chevaliers présente à deux mains un grand bassin d'argent, un second muni d'une aiguière de même métal verse l'eau chaude sur les mains du pèlerin, un troisième tend une serviette pour les essuyer, un quatrième vous conduit à la place que vous devez occuper ».

Que voilà bien la touchante hospitalité des temps antiques, telle qu'on ne la rencontre plus que dans les monastères et telle qu'elle nous couvrit de confusion quand, bien jeune, arrivant à l'abbaye de Solesmes, nous fûmes l'objet de pareilles prévenances de la part du père abbé et de ses religieux.

Mais revenons à nos pèlerins. Après que le prieur eut dit les grâces, tous s'assirent à table, tête nue, une serviette sur les genoux : toutes choses qui surprennent notre paysan, peu habitué à autant de politesse et de confortable. Mais voici qu'ils sont servis par des chevaliers de Malte, à raison d'un chevalier pour deux pèlerins et qu'on leur donne pour souper « une bonne soupe, un plat de morue par personne, un autre de salade, un demi-quarteron de noix, du pain, deux pommes et du vin exquis à discrétion. On boit dans des gobelets à deux anses que les chevaliers remplissent et vous portent jusque sous le menton, si bien que le gobelet n'est jamais vide que pendant le trajet de la bouche à la table ».

Le menu était digne du service, car il ne faut pas oublier que nous sommes en carême, et après ce festin « les pèlerins sont conduits dans la salle où sont les lits et où se fait la prière, puis l'on se déshabille dans une autre salle et l'on se couche dans de bons lits, sur des couchettes en fer, auprès desquelles un chevalier de Malte monte la garde toute la nuit ». Une telle faction était méritoire, plus peut-être que celles faites devant les Turcs. En tous cas, ce n'était pas un titre de vanité vaine que d'être chevalier de Malte, et leurs vrais successeurs me semblent aujourd'hui les membres de l'hospitalité de nuit.

Le lendemain, bien reposé, ayant reçu pour déjeuner une pagnotte de pain que notre compatriote met soigneu-

sement en réserve, libre d'aller où il veut, il commence à visiter la ville. Il se promène d'autant plus allègrement, qu'un déserteur français rencontré par hasard lui a donné une paire de souliers et que, dit-il, « cette ville n'est pas nommée à tort Florence la Belle. Ses rues sont pavées de grandes dalles de marbre sur le modèle des grands chemins de Rome, c'est-à-dire de pierres ayant trois ou quatre pieds de long et de large, même davantage, et plus épaisses que nos pavés de France. Aussi les charettes n'y roulent pas, seuls les carosses des princes ont ce privilège et tous les transports se font sur des claies pour conserver la beauté de ces dalles de marbre ».

Le Président de Brosses, qui compare également ce pavé à celui des anciens chemins romains, le trouve au contraire fort mauvais pour ceux qui vont en voiture, mal entretenu, et produisant, une fois rompu, de profondes ornières¹. L'aimable conservateur du musée du Bargello, le professeur Supino, qui a bien voulu m'aider à vérifier ces notes, s'est montré aussi surpris qu'incrédule à l'endroit d'une coutume aussi singulière. Cependant, ce sont là des choses qu'on n'invente pas et sur lesquelles on est vite renseigné. Or notre paysan est un observateur assez avisé pour écrire : « Cette ville est remplie de superbes palais et les rues de statues, de sorte que l'on ne fait pas un pas, que les yeux ne trouvent de quoi les arrêter fixement sur toutes sortes de différents objets agréables ». Peut-on mieux exprimer le charme de Florence ! Ceux qui l'ont subi, au point d'avoir peine à le rompre, qui ont passé tant d'heures délicieuses dans ces rues où les œuvres d'art vous arrêtent à chaque pas, trouveront là l'explication de ces longues flâneries où les journées s'écoulaient sans avoir rempli le programme des curiosités obligatoires.

Mais le Picard a l'esprit net, et celui-ci ne se laissera pas longtemps détourner de son but. Voici en quels traits sobres et précis il résume d'abord le chapitre des renseignements généraux : « Florence est une des plus illustres villes du monde ; archevêché, duché et capitale de la Toscane,

1. Lettres sur l'Italie, 1^{re} édition, II, 3.

très marchande surtout en soie, bien que ce commerce soit surtout établi dans deux ou trois rues seulement. L'Arno passe au milieu de la ville, la séparant en deux parties égales reliées par quatre ponts de pierre¹. Cette rivière s'est fait un lit où elle coule paisiblement et le peuple est fort courtois. A l'entour de cette ville est une grande plaine avec des campagnes à perte de vue extrêmement fertiles et fleuries presque en toutes saisons ».

Il y aurait bien ici quelques réserves à faire, et les voyageurs que l'Arno a empêchés de dormir le trouveront d'humeur moins agréable que les habitants.

Manier, qui au sortir de l'hôpital avait reçu une pagnotte de pain pour son déjeuner, s'était bien gardé d'y toucher ; car en bon pèlerin, il voulait profiter du repos de Florence pour faire ses dévotions. Par souci de la vérité, j'ai cru devoir rappeler qu'il avait quitté son village, quelque peu contraint et forcé. Mais il ne s'agissait que d'une petite dette contractée pendant qu'il servait dans la milice et qu'il était pour le moment hors d'état de rembourser. Donc, rien de déshonorant ; et notre pèlerin n'en était pas moins un garçon honnête et religieux, comme l'étaient la plupart de nos paysans au cours de ce xviii^e siècle trop flétri, parce qu'on le juge uniquement d'après quelques individualités brillantes et tapageuses.

Après s'être adressé à un confesseur français, chanoine régulier de Saint-Antoine, Manier, muni de son billet de confession, vint communier à l'Annunziata. Les touristes n'y vont guère que pour les fresques d'André del Sarto et surtout pour sa célèbre Madone au Sac. Notre paysan n'en parle pas. Par contre, le nom de ce couvent, ses richesses, la vénération dont il jouit auprès du peuple de Florence, combien d'étrangers ignorent que tout cela est dû à une peinture du xiii^e siècle représentant l'Annonciation et exécutée sur l'ordre du bienheureux Bonfils Monaldi, premier général de l'ordre des Servites ? Notre pèlerin ne l'oublie pas : « En entrant dans l'église, nous avons vu à gauche une

1. Depuis cette époque, la ville s'est surtout développée sur la rive droite et deux nouveaux ponts ont été bâtis, le *ponte Sospeso* et le *ponte in ferro*.

superbe chapelle ornée richement en cette manière : premièrement l'autel est très grand et très beau ; dans le milieu un tableau représente la figure de Jésus-Christ sous une vitre enchâssée dans un cadre d'argent. A côté, plusieurs petits anges d'argent, avec dix ou douze chandeliers de même matière. Au pied de l'autel, deux chandeliers d'argent gros d'un pied et demi et hauts de six. Autour de la chapelle, une balustrade fort haute. Dessus, à un pied de distance, vingt-six pots d'argent, treize servant de chandeliers, treize garnis de fleurs également en argent. Au-dessus sont suspendus vingt-deux lampions de même métal. Plus trois autres lampes plus grosses de chaque côté de l'autel et par devant une autre en or ou en argent doré, en face de l'image de la Vierge peinte par saint Luc ».

Il s'agit évidemment de la peinture donnée par Bonfils Monaldi, attribuée à saint Luc comme beaucoup d'œuvres d'art fort anciennes et considérée depuis comme une image miraculeuse. Actuellement encore, les fidèles, les lumières et les ex-voto s'entassent si nombreux à l'entour, qu'il serait bien difficile de la voir, quand même on obtiendrait de soulever le rideau qui la dérobe à tous les regards. Elle fut découverte il y a quelques années, à la suite d'un tremblement de terre, mais il fut impossible de la photographier.

De son temps, Manier évalue à « plus de quatre cents les petites figures d'enfants, dons des personnes guéries miraculeusement. Toutes ces figures symétriquement rangées sur des planches disposées à cet effet représentent des bras, des cuisses, des jambes, des têtes d'enfants au maillot, même de grandes personnes et de dames ».

Il est assez curieux de rapprocher de cette description celle du P. Héliot, dans son *Histoire des Ordres monastiques*, mais si la comparaison est à l'avantage de notre paysan, elle excéderait la patience du lecteur.

Suivons plutôt Manier à sa sortie de l'église, sur la place qui s'ouvre devant l'Annunziata. Elle est bordée à gauche par l'hospice des Enfants trouvés, bien connu des touristes pour sa façade décorée de médaillons par André della Robbia, charmante série d'enfants au maillot, les *Innocenti*. Notre paysan ne les remarque pas, tandis qu'il décrit avec soin la

statue équestre du grand-duc Ferdinand, élevée au milieu de la place sur un socle en marbre blanc et tournant le dos à l'Annunziata. Notre Picard dit bravement le cul et ajoute : « Le cheval a le pied gauche levé. Le duc tient les rênes de la main gauche et de la droite le bâton ducal long de deux pieds et demi dont l'extrémité touche son genou. »

Une telle précision est méritoire ; mais n'est-il pas singulier qu'elle s'applique à une statue en somme assez banale et néglige ces délicieuses terres cuites dont le naturel et la grâce semblent devoir être appréciés par tout le monde ? Raisonner ainsi serait mal connaître l'instinct populaire. Plus le sens artistique lui échappe, plus la matière et le sujet prennent de l'importance. Aussi, pour ce paysan avisé mais sans culture, que sont des marmots de faïence auprès de la statue en bronze d'un grand-duc à cheval ! Les deux fontaines voisines plus chargées que belles achèvent de captiver son attention. C'est un genre de monument qui a toujours pour lui un attrait particulier : « Entre l'Annunziata et le cheval de bronze sont deux belles fontaines vis-à-vis l'une de l'autre. Les bassins sont de forme ovale, avec les bouts faits en gueule de poisson servant à l'écoulement de l'eau. Au-dessus sont les statues de deux diables jusqu'aux reins, poissons pour le reste, dont les queues s'entrelacent tandis que leurs gueules lancent de l'eau ». Cette description est exacte et le sculpteur a même tiré un singulier parti de ce mélange de créature humaine et de monstre marin, donnant à ces têtes d'homme des moustaches en nageoires de poisson.

Mettre de l'ordre dans une description est chose difficile, surtout lorsqu'on veut être exact et complet. Enumérant les églises, Saint-Marc, Sainte-Croix, Sainte-Marie Nouvelle, Saint-Jean, Saint-Esprit, Saint-Laurent, notre pèlerin reprend à trois endroits différents sa description de la cathédrale, le Dôme ou Santa Maria del Fiore. « Belle église, grande et spacieuse, bâtie tout en marbre depuis le pied jusqu'au faite, par assises de différentes couleurs, une noire, une rouge et une blanche, avec un dôme au milieu environné de très belles galeries de marbre. La coupole est après celle de Rome la plus grande et la plus haute qui soit en

Italie ; elle a 300 pieds de haut et il faut monter 568 degrés pour parvenir au sommet, où se voit une pomme dorée si grosse qu'elle peut contenir plus de 20 personnes. Le pavé est de petites pièces en marbre, les piliers de pierre commune et sombre, les chapelles très riches, le chœur en marbre exquis. Sur le grand autel est représentée la Cène de Notre-Seigneur, au-dessus six beaux chandeliers et sept lampes d'argent, sur les piliers autour du chœur les douze apôtres.

« Près de cette église, une tour carrée tout en marbre qui est un des plus beaux édifices de l'Italie, enrichie de magnifiques statues, de plusieurs ordres de fenêtres supportées par des colonnes de marbre cannelées à la corinthienne. Là, sont les cloches qui servent à appeler le peuple au service.

« Le bâtiment qui est sur le devant, de forme ronde, est un ancien temple des païens dédié au dieu Mars, actuellement à Saint Jean-Baptiste. Son pavé est de marbre fort menu, avec un vaisseau de pierre de grand prix où l'on baptise les enfants. Les trois portes d'airain, où se voient plusieurs histoires en relief, sont les plus belles qu'il y ait au monde, spécialement celle du côté du Dôme ».

Ces trois édifices, le Dôme, le Campanile et le Baptistère sont trop connus pour qu'il soit utile de rectifier cette description d'ailleurs assez exacte. Le contraste entre la brillante décoration extérieure du Dôme et l'intérieur trop sombre a justement frappé cet ignorant. Des trois portes du baptistère, il préfère celle à laquelle Michel-Ange accordait la préférence, la jugeant digne de fermer le Paradis ; mais notre homme ne fait assurément que répéter ce qu'il aura entendu à ce sujet ainsi que sur la fausse origine du baptistère. N'est-il pas singulier que quelques années plus tard un savant, le Président de Brosses, écrive sans hésiter : « c'est un ancien temple de Mars métamorphosé en baptistère contre l'intention des fondateurs¹ ».

Plus que toutes les autres églises de Florence, Manier admire Saint-Laurent « dont l'église et la chapelle le sur-

1. Lettres sur l'Italie, II, 12.

passent en tout ». Il prend la peine de copier l'inscription latine placée sur le pavé, au centre de la coupole, pour rappeler que cette tombe si simple est celle du Grand Côme, nommé par décret public le Père de la patrie ; surtout il est ébloui par la chapelle des Princes, « ce qu'il y a de plus beau en Europe. Tout y est de jasque de Sicile et de Corse (sic), de pierre de touche, d'un marbre truité fort rare que l'on appelle pierre pouilleuse, d'albâtre d'Orient de toutes couleurs, de lapis de Perse et autres pierres fort rares... Cette chapelle a coûté plus de 12 millions d'or ».

Allez donc faire comprendre, après cela, à un pauvre campagnard et même à un milliardaire américain, que cette chapelle, si somptueuse, n'est en vérité qu'un monument sans intérêt et qu'il y a plus à admirer, dans la chapelle voisine, la Nouvelle Sacristie, simplement en marbre blanc et noir, mais dessinée et sculptée par Michel-Ange.

Avec notre Picard, il n'y a pas du moins à craindre les enthousiasmes factices, simple écho des cicerone italiens trop prodigues d'admiration. Il n'est pas homme à s'en faire accroire et, en entrant au palais du grand-duc, dans les célèbres galeries des Uffizi, il écrit modestement : « C'est là où l'on trouve de quoi se satisfaire pour la peinture. Il n'y en a guère de plus belle à Rome. Si l'on a de la passion pour la sculpture, on en voit de tous les temps. C'est particulièrement dans la galerie du Grand-Duc que l'on voit toutes les beautés. Il y a des bustes et statues au nombre de 250 qui passent jusqu'au prodige. Autour de cette galerie sont cinq chambres pleines d'armes toutes exquisés tant pour l'ouvrage que pour la matière : une arquebuse tout en or, une nombreuse vaisselle d'or et d'argent, des bijoux, des tableaux et en particulier un chandelier d'ambre, sur une table la représentation d'une ville faite de diverses pierres précieuses, un cabinet décoré de jaspe, lapis, topazes fort gros et d'émeraudes, enfin, contre le mur, tout l'état du grand-duc fort bien représenté en peinture ».

Dix ans plus tard, le président de Brosses signalera également, dans ces cabinets ouvrant sur la galerie des Uffizi, le gros mousquet au canon tout en or, la haute colonne torse d'albâtre oriental, le lustre d'ambre, les nom-

breux meubles-cabinets, le plan de Livourne en pierres précieuses avec la mer de lapis-lazuli. Malheureusement, Manier néglige la Tribune, comme réservée sans doute à ceux qui ont de la passion pour la peinture et la sculpture. Mais il prend soin de nous rappeler que ce palais ne sert que pendant l'hiver au grand-duc qui en possède un autre de l'autre côté de l'Arno, où il se rend par une galerie suspendue au-dessus du fleuve et des maisons particulières.

Suivons-le au palais Pitti, dans ces jardins dont il nous fait une description digne des contes de fées. Ce ne sont que « grottes tapissées intérieurement de nacre et de corail, remplies de divinités et d'animaux de toutes sortes, où l'eau jaillit de tous côtés et où quatre jeux d'orgues font entendre la plus touchante harmonie. L'allée bordée d'orangers, les plus beaux de l'Italie, conduit à des parterres de fleurs qui changent avec les saisons. Plus loin sont les bains du prince ; des volières remplies d'oiseaux depuis les pigeons d'Inde jusqu'aux autruches ; les écuries ; les remises avec le carrosse de mariage aux roues d'acier, aux étoffes presque tout d'or ; enfin la ménagerie contenant lions, tigres, ours, léopards, loups-cerviers et toutes sortes de bêtes sauvages qu'on fait voir pour peu de choses. » Dix ans plus tard, un savant parlementaire s'amusera, lui aussi, à voir le théâtre des combats d'animaux et la ménagerie où il y a une lionne qui rapporte comme un barbet, un tigre d'une grosseur démesurée et beau comme un ange, avec deux petits tigrons qui sont bien du plus méchant caractère de tigre que l'on puisse se figurer¹.

L'intérieur du palais n'émerveille pas moins notre visiteur car « dans la salle à manger et dans les chambres du prince et de la princesse, tout est d'or et d'azur, avec d'innombrables portraits des ducs et princes de Toscane. » Ici je dois avouer une déconvenue. Me souvenant de la façon dont notre compatriote avait su à Madrid écouter et redire les commérages qui couraient sur la famille royale, j'attendais quelques détails au moins piquants sur le triste souve-

1. De Brosses, Lettres II, 27.

rain qu'était alors ce Jean-Gaston de Médicis, dernier héritier d'une grande race. Malade et insouciant des intrigues qui se nouaient en vue de recueillir sa succession, il passait presque constamment au lit les quelques années qui lui restaient à vivre, uniquement désireux de combler de présents ses favoris et de ne voir ainsi autour de lui que des visages joyeux. Mais Manier se montre d'une réserve désolante. N'a-t-il su recueillir aucun bruit, ou n'ose-t-il s'en faire l'écho !

Après les palais du prince, il en cite quelques autres : « un vieux palais où le grand-duc réside quelquefois » et qui doit être le palais Ricardi ; celui des Strōzzi qu'il appelle palais des Stroces ; le palais Salviati qui est actuellement le palais Cepparello, via del Corso ; enfin celui de la défunte mère de nos derniers rois de France que je ne saurais identifier¹. Chemin faisant, avec quelque désordre comme il arrive quand on veut noter trop de choses vues trop vite, il remarque sur « une place (qu'il ne nomme point) une Vierge élevée sur un piédestal haut d'environ 40 pieds ». Cette prétendue Vierge, je m'y suis trompé, doit être une statue de la Justice, en porphyre, vêtue après coup d'un manteau de bronze, placée sur une haute colonne de granit provenant des thermes de Caracalla à Rome et érigée sur la place de la Trinité près de l'église de ce nom. « Près de la halle (qui est du reste dans le même quartier), une fontaine sort de terre pour entrer dans le corps d'un sanglier de cuivre qui la rend par les narines. Il est sur ses pattes de devant, le train de derrière couché ». C'est la reproduction du sanglier antique qui occupe le centre du vestibule, aux Uffizi, comme pour en garder l'entrée. « Plus loin sur une autre colonne, près d'une église, est élevé St. Ovide ». D'après M. Supino, ce serait au contraire un des Macchabées.

Ces identifications sont fort délicates et parfois impossibles à établir. A la porte du Palazzo Vecchio, on voit « deux hommes, l'un avec un fusil sur l'épaule, l'autre un bâton à

1. Catherine de Médicis était née au palais Pitti, mais est-il question d'elle ?

la main dont il se sert pour battre un homme qu'il tient sous lui ». Dans le second on reconnaît sans peine l'Hercule terrassant Cacus, de Baudinelli ; mais dans l'homme portant un fusil sur l'épaule je n'aurais jamais osé voir le David de Michel-Ange, transporté depuis au musée des Belle Arti ¹. D'autres groupes sont absolument inintelligibles. Ainsi à côté de l'Hercule, que peut indiquer cette phrase : « Là sont les trois sibylles, ou plutôt la charité, enlacées l'une dans l'autre en marbre blanc » ? Viennent ensuite le Mercure, la Judith, le Ravisement des Sabines. Plus de difficulté, nous sommes sous l'admirable Loggia di Lanzi et nous reconnaissons le Persée de Benvenuto Cellini, que ses pieds ailés ont fait prendre pour un dieu, le bronze de Donatello et le groupe de Jean de Bologne popularisé par tant de reproductions. Ce terme de *Ravisement* appliqué aux Sabines ne vaut-il pas mieux que celui plus habituel d'*Enlèvement* ? Il prête à un double sens qui n'est pas sans malice, chez un paysan gaulois.

Ces pages paraîtront un peu longues, et l'on aura peine à croire que Manier ait pu noter tant de choses pendant un court séjour à Florence. N'aurait-il pas simplement copié quelque manuel ? J'ai cherché, et en parcourant divers ouvrages français et italiens², j'ai acquis la conviction que même dans nos guides modernes beaucoup plus exacts, on ne trouverait pas des détails aussi précis et aussi minutieux. J'en donnerai comme dernière preuve, la description de la fontaine située sur la place de la Seigneurie et j'abrègerai par pitié pour le lecteur.

Au centre du bassin, Neptune dominant un groupe de tritons est traîné par quatre chevaux marins ; et sur le bord qui comprend huit côtés, quatre grands et quatre petits, sont groupés des satyres, des hommes, des femmes et des enfants. Manier ne se contente pas de ces indications géné-

1. Je dois encore ce renseignement à M. Supino que je ne saurais trop remercier de sa complaisance.

2. *Nouveau voyage d'Italie*, par Misson, quatrième édition, 3 vol. in-12. La Haye, 1702. — *Nouveaux mémoires ou observations sur l'Italie*, par Grosley, 3 vol. in-12. Londres, 1764. — *Guida per osservare con metodo le rarità e bellezze della città di Firenze*, 8^e édition, 1804.

rales qu'on trouverait dans un guide, il passe en revue les différents groupes.

Dans le premier, qui touche le palais de la Seigneurie, « une déesse est couchée tout de son long sur un poisson, accoudée sur la main droite et présentant de la gauche un écusson placé au coin du bassin. A côté, deux satyres également de bronze, lèvent les mains en l'air derrière la déesse; celui à sa gauche tient dans la main un poisson et ses jambes depuis le mollet finissent en pieds de bœuf ».

Dans le second groupe, du même côté et en avant du premier, « une autre déesse assise sur un poisson tient dans sa main une coquille d'émeraude, limace de mer (*sic*). Le satyre à sa droite a la main levée derrière sa tête, celui à sa gauche tient dans ses jambes un oiseau de mer sur lequel il pose sa main gauche. Au-dessus, deux anges tiennent un écusson.

Dans le troisième, également en avant et à gauche du second, « un vieillard assis sur un dauphin porte la main derrière son cul. Le satyre à sa gauche a des pieds d'homme, les mains pleines de fleurs et regarde en l'air. Celui à sa droite a des pieds de bœuf, et la main sur l'épaule du vieillard. Au-dessus, deux petits cupidons portent un écusson ».

Dans le quatrième, en arrière et sur le même plan que le premier, « un jeune homme assis sur un dauphin tient dans la main droite un carquois rempli de coquillages (lisez : une conque marine). Le satyre à sa droite a les mains derrière le dos, et celui à sa gauche les mains dans les jambes et tous deux ont des pieds d'homme ».

Avec des naïvetés et des maladresses tout est minutieusement décrit, le sexe des personnages, leur âge, leur attitude, les moindres objets qu'ils tiennent, et cela groupe par groupe, avec une exactitude qui m'a confondu. On ne saurait trouver de pareils détails dans aucun livre et il a fallu les noter sur place. On peut estimer que le sujet n'en valait pas la peine, mais il est impossible de refuser quelque mérite à un voyageur peu lettré et disposant de courts loisirs. Il faudrait n'avoir jamais voyagé, pour méconnaître ce qu'il

faut d'énergie et de constance pour tenir ainsi un journal jour par jour. Je l'ai reproduit fidèlement sans autre changement que quelques coupures.

Sans doute on regrettera qu'il ait rien dit sur les arts qu'on vient surtout étudier et admirer à Florence. Moi-même j'ai voulu combler cette lacune, mais en consultant les écrivains les plus célèbres, j'ai trouvé dans cette lecture une consolation inattendue, ou plutôt une singulière excuse pour notre paysan. Tous ces lettrés voient si rarement les choses telles que nous les sentons ! Le vieux Montaigne ne semble prendre d'intérêt qu'aux surprises enfantines réservées aux visiteurs des jardins, jets d'eau qui leur partent dans les jambes à l'improviste, ou bien encore aux grossiers appas de la grande duchesse Bianca Capello. De Brosses, plus avisé, ne peut admirer les palais de Florence « dont l'appareil est rustique et qui manquent de colonnades ». La masse sévère du Palais-Vieux avec son élégante tourelle du guetteur n'est qu'une vieille bastille surmontée d'un grand vilain donjon. Pour cet amateur de peinture, qui envoie à ses amis de véritables catalogues annotés, l'art florentin est le dernier de tous. Il lui préfère de beaucoup l'école de Bologne ! De nos jours, un de nos meilleurs écrivains, qui était à la fois un penseur singulièrement indépendant et un professeur d'esthétique, Hippolyte Taine, a écrit deux volumes de voyage en Italie. Relisez-les et vous verrez combien le souci d'exalter la Renaissance et ses tendances païennes rend oublieux et injuste envers des artistes charmants comme Mino da Fiesole, Benozzo Gozzoli et tant d'autres. Actuellement la vogue et aux primitifs. Que de gens se pâment devant des fresques presque invisibles, parce que leur mauvais état les fait juger anciennes. En parcourant les galeries de Florence, on constate qu'il n'est pas de peintre plus copié aujourd'hui que Botticelli. N'y a-t-il pas là une exagération, dans laquelle tombent les connaisseurs aussi bien que le public qu'ils prétendent diriger et dont à leur tour ils subissent l'influence ? Quelle est en réalité la part de chacun dans le goût d'une époque ? Parler d'art ne serait-ce pas simplement ramasser les idées de son temps et s'exposer à ne plus être compris de la génération suivante ?

Est-ce que le beau n'aurait pas d'autres règles que la mode ? Nos enthousiasmes les plus sincères ne seraient-ils que la résultante de nos habitudes ? On en vient à douter de tout, et l'on n'est plus tenté de demander au brave Manier des impressions artistiques. Ce serait chercher des oranges sur un pommier picard.
